

L'Abelle de la nouvelle-Orleans... NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE... MAURICE LAFARGUE... Directeur-Gérant

Phone Main 3487... Bureaux: 323 Rue de Chartres... entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans... Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se font par abonnement, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lae.

Mercr. 9 septembre 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade, showing temperature readings for 7 a.m., 11 a.m., 3 p.m., and 6 p.m.

Le droit naturel des parents à l'éducation de l'enfant

(Suite.)

"Non, l'enfant n'appartient pas à l'Etat, il ne naît pas citoyen: (Nouvelle-France, 1904 p. 6.) que l'Etat le veuille ou non, il naît uniquement fils de son père et de sa mère et n'appartient pas par sa naissance à une autre société que sa famille. S'il reçoit le baptême, il entre par cette naissance spirituelle dans la société surnaturelle qu'est l'Eglise. Citoyen, il le deviendra plus tard, quand mour pour les devoirs de la vie civile, il déclamera le serment de l'autorité paternelle et aspirera à fonder lui-même une famille. Jusque-là s'il appartient à la société civile c'est par sa famille qui en fait partie. On suppose à tort la société constituée immédiatement par des individus, tandis qu'elle est formée par des familles, c'est-à-dire par des sociétés déjà constituées, qui s'unissent pour protéger leurs intérêts communs."

Cette grande vérité a été rappelée à l'univers catholique il y a quelques années, par la voix du Pontife Romain, chargé d'éclairer les âmes: "Les fils — a dit Léon XIII reprenant la doctrine thomiste — sont quelque chose de leur père... Ce n'est pas immédiatement par eux-mêmes qu'ils s'aggrègent à la société civile, mais par l'intermédiaire de la société domestique, dans laquelle ils sont nés."

quences... La famille est le premier groupement naturel... Si l'autorité familiale respecte les personnes qu'elle régit; si la femme a ses droits; si le serviteur a ses droits; si l'enfant, qui ne peut user de ses sens, les voit mis en réserve, c'est qu'on est engagé dans l'ordre moderne et chrétien. Mais alors, le principe en subsistera, et aux degrés ultérieurs, quand on fera des tribunaux avec des familles, des pleiades, et enfin plus tard, beaucoup plus tard, une humanité avec des nations, les organisations successives ainsi formées auront pour loi de conserver chacune, tout en créant un ordre supérieur, l'autonomie des éléments qui les intègrent, dans la mesure, tout au moins, où dans ces éléments la nature se retrouve, comme se conserve l'autonomie des pierres dans la maison, des maisons dans la ville, de la ville dans le pays."

Pourquoi la société serait-elle l'émancipation de la famille? Les personnes comme les nombres se groupent pour se fortifier, non pour se détruire. Faibles et éphémères, les personnes, les familles se rassemblent pour suppléer à leur pénurie de ressources dans la poursuite de leur fin. On a calculé que dans une seule journée, un homme appartenant à une classe modeste de la société, un menuisier de village, par exemple, use de choses qu'il ne pourrait produire lui-même dans dix siècles.

Les familles se groupent pour travailler plus facilement à la perfection de leurs membres. Elles entrent dans la nation avec leur être parfaitement constitué, matière et forme. L'autorité, forme de la famille, existe encore dans le groupement avec ses droits et ses prérogatives. Autrement la famille se désintégrerait de l'instinct de conservation, inhérent à tout être, même au plus infime. Son but en se joignant à d'autres familles, n'est pas de se tuer, mais de mieux vivre selon sa nature et son être propre.

L'unité, en se multipliant, en composant un nombre, ne perd rien de son être. Elle le conserve intact avec toutes ses propriétés, à travers les myriades de combinaisons dont elle est susceptible. Le nombre dix n'amoindrit l'unité ni dans son être ni dans ses droits; il la fortifie, décuple sa valeur isolée, mais n'altère en rien sa substance. Toujours, même au milieu de la plus forte somme, les propriétés de l'un restent les mêmes, comme au point de vue métaphysique, sa conversion avec l'être, le vrai, le bien. Il y a contradiction flagrante entre s'unir et se détruire. On s'unir pour se compléter, pour se perfectionner, se fortifier, non pour s'annuler.

La famille n'abandonne pas à l'Etat ses droits, surtout les droits naturels les plus sacrés, pour qu'il en dispose selon son caprice ou son programme aussi variable que les têtes qui l'émettent. Non, les familles ne disparaissent pas dans les nations; elles ne s'annihilent point. Les parents gardent tous leurs droits primordiaux à l'éducation des enfants. Seulement l'Etat limite nécessairement pour le bien commun, le droit des unités sociales.

Les auteurs catholiques les moins libéraux accordent à l'Etat bon nombre de droits indirects sur l'école et l'éducation. Nous résumerons ici les pages ortho-

doxes de Monseigneur Paquet L'Eglise et l'Education p. 199 et suivants... L'Etat possède un double droit: protéger les droits privés comme mission de justice et de tutelle juridique qui comprend un contrôle répressif sur les matières d'hygiène et de morale naturelle; un contrôle préventif à propos des mêmes matières d'hygiène et de la constatation officielle des capacités requises pour enseigner.

L'Etat n'a pas le droit d'exiger ses examens et ses brevets officiels — en these générale du moins — la lettre d'obédience suffit pour les professeurs ecclésiastiques ou religieux; et la vérification des diplômes et des grandes académiques supplée au stage dans une université d'Etat.

Le second droit de l'Etat — mission d'assistance et de progrès, — consiste à aider et à promouvoir les intérêts. L'Etat peut fonder, contrôler, administrer, au point de vue économique et intellectuel, des écoles spéciales et techniques, militaires et navales; parce que ces écoles relèvent de sa compétence exclusive: il lui appartient de se charger de toute œuvre et entreprise trop coûteuse pour la bourse des particuliers; de suppléer à l'indigence des familles, par des subventions, des pensions, des récompenses aux divers institutions enseignantes; de se charger de l'éducation des enfants, à défaut des parents, à cause de leur insouciance ou de leur lâche abandon; enfin, par exception, là où règne l'entente entre l'Eglise et l'Etat, ce dernier peut établir et soutenir des écoles publiques, surtout élémentaires, pourvu qu'il respecte la liberté de l'Eglise et des parents. On le voit, le droit naturel des parents laisse à l'Etat un vaste domaine où dépenser son zèle à la cause de l'éducation. (A Suivre.)

VARIETES Comment on Fait

Par M. Pierre Mills.

Le Petit Marseillais: "Comme j'étais en train de travailler fort paisiblement dans mon bureau, mon unique et vertueuse camariste me présenta une carte sur laquelle je lus: Juste-Fidèle Chambarde, entrepreneur d'élections et réunions en tous genres. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'à cette carte étaient jointes, comme il convient, les recommandations chaleureuses de plusieurs hommes politiques. Fortement impressionné, je commandai d'introduire sans tarder un personnage aussi considérable."

Monsieur, fit-il sans préambule, ainsi que le doit un respectable homme d'affaires, je viens vous présenter mes services pour la période électorale en cours. Je fus obligé d'avouer, avec confusion, que je n'étais point candidat."

C'est là, monsieur, une chose que je ne serais jamais, car vous écrivez dans les journaux. Or je ne suppose pas qu'un homme se puisse livrer, sans arrière-pensée électorale, à un exercice aussi fastidieux. Je convins qu'il avait raison, mais lui confiai, en même temps, sous le sceau du secret, qu'il n'était ni millionnaire, ni socialiste, une candidature politique était au-dessus de mes moyens."

Mais, ajoutai-je poliment, je ne voudrais pas que vous vous

O'est toute une affaire que de confectionner des soda crackers qui sont parfois bons.

Mais c'en est toute une autre que de les préparer pour qu'ils soient toujours meilleurs que les autres, toujours d'un bon gout invariable.



Le nom "Uneeded" timbré sur chaque biscuit — signifie que si un million de paquets de Uneeded Biscuit étaient mis devant vous, vous pourriez prendre n'importe lequel, sûr que chaque soda cracker qui s'y trouve, est aussi bon que le meilleur Uneeded Biscuit qui soit jamais sorti du four. Cinq cents.

NATIONAL BISCUIT COMPANY

fussiez dérangé inutilement. Sans doute quelques-uns de mes amis seront ébahis de faire votre connaissance. Dites-moi donc, monsieur, en quoi consiste votre spécialité. Je suppose que, moyennant une honnête commission, vous fournissez des colleurs d'affiches et des distributeurs de bulletins? L'œil de M. Juste-Fidèle Chambarde se chargea d'un dédain si lourd que je balbutiai: — Tout le monde en ferait autant, il est vrai Jimagine donc que, de plus, vous étiez procureur copie des listes électorales, vous vous préoccupez de connaître d'avance l'opinion des électeurs, tant ceux qui sont "bons", les imbéciles, si stupidement bords d'avant pour voter candidat, qu'il est inutile de rien leur promettre, et les autres, les malins, dont il faut savoir gagner les sympathies. Enfin, j'en suis convaincu, vous savez découvrir le scrutin providentiel et ingénieux qui passe l'art nécessaire de faire annuler, pour marques extérieures ou autres, les bulletins désagréables. — Il ne faut pas dédaigner ces

précautions élémentaires, répliqua M. Juste-Fidèle Chambarde. Mais ne me confondez pas, je vous en supplie, avec la tourbe des agents électoraux ordinaires. Moi, je suis un virtuose. Considérez, en effet, que, dans les réunions publiques, le plus ou moins d'éloquence du candidat ne signifie absolument rien. Mais selon qu'il a pu parler, ou n'a point été interrompu, ses partisans se découragent ou, au contraire, sûrs du succès, attirent à eux les hésitants. Car, par une illusion bizarre, mais universelle, les électeurs penchent à se figurer qu'un candidat qu'on a réduit au silence est une espèce de lâche, une moule incapable de les représenter. — Eh bien? fis-je, un peu étonné. — Eh bien, je fais le calme ou la tempête, à volonté et à forfait. Voici comment je m'y prends. Ecoutez! Et tirant un papier de sa poche, il lut: — Toi Quand j'ai pris la responsabilité d'assurer le calme dans une réunion, je place deux hommes avec des allumettes et des rats-de-cave dans leur poche, au-dessous de chaque bec de gaz. La consigne de ces hommes est de se faire assommer plutôt que de laisser supprimer la lumière, et si, par hasard, on ferme un robinet, ils doivent aussitôt rallumer et bousseler les chaises sous chaque bec pour éviter la combustion de la chose. — Le style n'est pas de moi, s'interrompit-il, j'écris mieux. — Toi Dès le début de la séance, tous les coins, surtout les plus sombres, doivent être occupés par trois ou quatre hommes, espacés de plusieurs mètres, mais qui peuvent, à la façon de corps d'armée bien liés, se réunir d'une façon foudroyante, et sortir un perturbateur possible avant qu'il ait eu le temps de dire oui! — J'aime beaucoup, fis-je, cette façon de sortir les perturbateurs avant qu'ils aient perturbé. — Toi La tribune est toujours gardée par une dizaine de nos hommes; et l'escabeau qui y conduit doit toujours être retiré, excepté pour le passage légitime des orateurs. — Toi Le groupe principal chargé d'assurer la tranquillité de la salle stationnera à l'extérieur, où les conversations, plus libres, relèvent souvent les intentions des futures manifestations. Faire surtout attention aux maigres, ce sont les plus dangereux; les hommes gras, au contraire, sont généralement paisibles. — Quand un individu suspect pénètre dans la salle, le suivre, tâcher de le neutraliser, et s'il est irrédécible, le faire sortir par la ligne droite et les amis les plus voisins. S'il est nécessaire de l'assommer, l'assommer dans la salle; dehors, la police peut assister à l'opération et y trouver à redire. — So Ne jamais louer une salle avec galerie, car il est bien difficile d'empêcher les mécontents, qui s'y embusquent, d'envoyer à

la volée quelques chaises sur le conférencier, ce qui peut couper un beau mouvement oratoire, ou même provoquer un incendie si la chaise reste accrochée à un bec de gaz. — C'est admirable, m'écriai-je. Vous avez pensé à tout. Mais si, au contraire, il s'agit d'empêcher un adversaire de parler? — Il n'y a rien de plus simple. Je vous jure qu'il n'ouvrira pas même la bouche. Voilà comment ça se passe: L'adversaire débute: "Citoyens!..." "Je crie: "Soie toi-même! "Naturellement, on rigole, et l'adversaire est interrompu. Il n'y a rien de plus difficile à comprendre qu'un calembour quand on pense à des choses sérieuses. Il reprend: — Citoyens!..." "Je crie: "Ta bouche, bébé!" "Il insiste. On crie: — La ferme ou je salue de dans!" "Et, s'il est têtu, un des hommes s'avance et dit: "Je demande la parole!" Un autre répond: "Non! vous n'avez pas la parole!" Il dit: "C'est pour un fait personnel!" Bien entendu, il y en a, dans la salle, qui sont pour qu'on lui donne la parole, et d'autres pour qu'on la lui refuse. On arrive ainsi à minuit. Et alors, que voulez-vous qu'il fasse, l'adversaire? Il n'a plus qu'à s'en aller. — C'est bien, en effet, ainsi qu'on "fait" une élection de nos jours. Je n'ai pris que le soin de changer le nom de l'industriel. Mais il existe et son petit papier aussi. Je le tiens à la disposition des amateurs. PIERRE MILLS.

L'ORPHEUM

Lundi l'Orpheum a ouvert ses portes pour la saison 1914-1915. Le directeur général, Charles E. Bray, qui a introduit dans notre ville le vaudeville de luxe, a assuré au directeur local, Arthur B. White, que la guerre européenne ne fera aucun tort au vaudeville américain, mais au contraire l'aidera, beaucoup d'artistes cherchant à être engagés en Amérique, les théâtres étant fermés en Europe. Le programme de la semaine est des plus choisis; sont engagés: Princesse Radjah, créatrice de danses orientales telle que "Cléopâtre" et "La chaise Arabe". Les merveilleux Manchouriens de Chevrolet, qui se balancent suspendus par leur tresses et font des exercices remarquables. Charlie Howard et Co., un mélange de chants et danses. Ray Raymond et Florence Bain, dans la comédie-farce: "Loozeed Out". Violinsky, génie excentrique musical. Paul Nevins et Ruby Woodward, nègres comiques. Leizel la merveille de l'air. Les voyagers autour du monde avec les photographes du circuit de l'Orpheum, et les concerts de l'orchestre sous la direction du Prof. E. E. Tosso. Deux représentations seront données tous les jours en matinée à 2:15 et en soirée à 8:15 aux prix populaires habituels.



WEAR THE ROBERT... H. J. ROBERT... SPECIALISTE... Phone Main 4570

Ouverture de l'École Gratuite de Garçons de la Société du 14 Juillet... Le Lundi, 14 Septembre

Epuisée?

Sans doute vous l'êtes, si vous souffrez d'un de ces maux auxquels toutes les femmes sont sujettes: Mal de tête, mal aux reins, des douleurs aux côtés, nervosité, faiblesse, sensation de fatigue, sont quelques uns des symptômes, et il faut vous en débarrasser si vous voulez bien vous porter. Des milliers de femmes ont bénéficié par ce remède.

PRENEZ LE VIN DE Cardui

LE TONIQUE POUR FEMMES... Mme Sylvia Woods, de Clifton, N. J., dit: "Avant que j'eusse essayé le Cardui j'étais si fatiguée à certains moments qu'à peine si je pouvais marcher, et la douleur que j'avais dans le dos et dans la tête me tourmentait. Après avoir pris 3 bouteilles de Cardui les douleurs disparurent. Maintenant je me sens aussi bien que je me suis jamais sentie. Toute femme qui souffre de fatigue, de douleurs ou de maux de tête, procurez-vous une bouteille dès aujourd'hui!"

Grave accusation portée contre un cafetier

La police a fait une descente dans le café de Vincent Riccobono, 1601, rue Marais, où elle a trouvé plusieurs paires de souliers qui avaient été volés par deux nègres, Joseph Augustine et James Mathews, d'un wagon de la "Southern Pacific Company." Riccobono a été éroué, et procès-verbal a été déposé contre lui pour recel de marchandises, et port d'une arme prohibée, car il avait en sa possession un "brass knuckle".

Les forces allemandes

Londres. — Le correspondant militaire du "Times" estime que 600,000 soldats allemands sont rassemblés entre Liège et Thionville. Il est presque certain, ajoute-t-il, qu'un coup allemand décisif est imminent contre le nord de la France.

HYDRO... THERM... MASS.

Précédé scientifique de bains chauds... 738 rue Gravier... M. et Mme ROBERT OSBORNE... 1001-1002

L'UNION FRANÇAISE

Réouverture de l'école gratuite pour filles, de l'Union Française, 325, rue N. Romains, le lundi 14 septembre. Les Français et l'Anglais sont enseignés par des professeurs compétents. Les cours d'Anglais est le même que celui des écoles publiques.

Fantôme de l'Abelle de la Nouvelle-Orléans

№. 23 Commencé le 15 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE PRINCE DIMITRI GALITZINE (suite) Les jeunes princesses s'étonnèrent et se mirent à faire diverses suppositions. Génia, au plus profond de son âme, était mécontente; elle avait peur que Serge, dès le premier jour, ne s'attaquât à Alexandre Jacovlevitch, et le ténor lui plaisait chaque jour davantage; il lui faisait comprendre qu'il était fou d'elle. Quand on annonça la nouvelle à Varia, elle prit une chaise pour ne pas tomber et cachait son émotion. Serge revient! Pourquoi? Il a peut-être un quel que chose! Seigneur! Que va-t-il se passer! Est-il possible que tous les malheurs s'accablent les uns sur les autres! Serge va la tourmenter et, en ce moment, elle n'est pas très bien, elle a de la peine. Elle ne peut comprendre quel changement s'est fait en Gulchthal. Depuis le jour où elle est allée chez lui, on dirait qu'il évite de la rencontrer, qu'il a peur de rester seul avec elle; il ne la regarde pas... Qu'est-ce que cela veut dire?... Est-il possible, Seigneur, que tous aiment ainsi en

faisant souffrir, comme aimait Serge, comme l'avait aimé l'autre! Non elle se trompe certainement. A sa première rencontre sans témoin avec le ténor, elle s'en assurera. Il faut le rencontrer chez les Tchariguine, personne ne les gênera pour se parler.

Il ne se peut pas qu'il ne m'aime plus, pensait-elle, c'est tout simplement impossible... Si vite... Cela serait pour moi un trop grand chagrin. Je lui ai prouvé mon attachement, ma confiance; que je suis perdue si le moindre soupçon s'éveille chez ma tante. Varia, jusqu'à présent, avait peur. Il lui semblait que tout le monde la regardait avec mépris, prêt à lui jeter à la figure une parole insultante. Serge, plus que tous les autres, lui faisait peur, comme si le changement qui s'était opéré en elle devait lui sauter aux yeux. Si Varia l'avait pu, elle aurait détruit le passé, mais n'aurait pas cessé d'aimer Alexandre Jacovlevitch. Il lui plaisait toujours autant, davantage même, et elle avait la certitude que le ténor ressentait pour elle le même amour, mais seulement qu'il avait peur de se trahir... — Pourquoi donc a-t-il si peur? — Est-ce que j'ai eu peur alors? Certinement l'amour des hommes nous est incompréhensible, pensait Varia; et je ne serais pas tranquille tant que je n'aurais pas obtenu qu'il me dise: "Varia, je t'aime comme tu l'aimais." Cela m'est nécessaire... autrement que me restera-t-il de mon amour? On ne peut aimer ainsi, sans caresses, sans être payé de retour. La princesse était très agitée. — Qui vais-je envoyer au-devant de Serge? Quelle extravagante fantaisie de sa part! Ne croit-il pas que je vais envoyer mes filles! Allé, vous, dit-elle à son mari.

Paul Pétrovitch commença par s'exécuter. — Non! J'ai pris froid, j'ai un rhumatisme dans l'épaule; envoie plutôt Pierre. — Bien!

On fit parvenir un mot à Pierre Pavlovitch. Après l'avoir lu, il soupira d'un air désolé. On l'ennuyait de nouveau. Quel homme turbulent que ce Serge; il ne peut rester en place et personne n'a de tranquillité à cause de lui. Il exulte des gens qui se font un plaisir de gêner les autres dans leur façon de vivre. — Et c'est moi qu'on envoie, naturellement, dit-il, exaspéré. Il n'y a que les impudents qui vivent bien en ce monde... Est-ce que je suis à charge à qui que ce soit? A personne! Je m'efforce de vivre de manière à ne faire oublier, et eux, ces gens insupportables, ne m'le permettent point.

Ces derniers temps, sa vie coulait tranquille, facile, douce, ne sortait pas des conditions déterminées. Chaque jour ressemblait au précédent; aucun nouveau fait, aucun événement inattendu ne jetait sa note discordante dans l'harmonie monotone et ininterrompue de ses pensées indéfinissables. On ne le tourmentait pas. Il pouvait, des heures entières, marcher dans sa chambre; ou bien, s'arrêtant à la fenêtre, regarder d'un oeil vague dans la rue, avec une grimace de compassion pour les gens qui se bousculaient quotidiennement sur les trottoirs, en inspectant les magasins et en s'imaginant qu'on cela seul consistait la vie! — On ne vit que dans la solitude, pensait Pierre Pavlovitch; dans la solitude seule on peut vivre complètement, parce que la vie des étrangers ne heurte pas la vôtre. On ne peut vivre que comme je vis, sans petites, sans coûteuses préoccupations du lendemain, avec la conviction que, demain, ce sera la même chose qu'aujourd'hui; avec la certitude que, pour

cela, on n'a à s'occuper de rien; et l'on peut ainsi penser et sentir pour soi seul tant que l'on veut, ne partageant avec personne, ne craignant l'intrusion d'aucun étranger dans votre âme... Oui, mais on commence à m'envalhir; à cause de Serge, toute ma journée va être bouleversée; il faudra dîner plus tard, après toutes sortes de préoccupations et d'émotions inévitables. C'est insupportable! Cela ne vaut rien de vivre ainsi!

Quelques minutes avant l'arrivée du train, le fils aîné du prince Tchavoff se promenait sur le quai, à pas lents et paresseux. — Aujourd'hui, c'est Noël, pensa-t-il, et cela fit naître en lui des idées tristes. Il se rappela comment sa mère morte, une femme malade, aux grands yeux sombres, apportait en ce jour des cadeaux au petit Pierre. Le soir elle montait l'arbre de Noël... Ces temps sont loins... Sa mère était morte; c'était la seule personne qui, certainement, se montrât bonne pour lui. Si elle était encore en vie maintenant, il n'y aurait qu'à elle à qui il pourrait parler... et pourquoi parler! Elle était également taciturne. Il s'en souvenait très bien.

Pierre n'avait que neuf ans quand elle mourut. Mais il avait souffert de sa mort comme toutes les grandes personnes peuvent souffrir; il ne pleura point, mais ressentit une douleur qui lui broyait la poitrine. Quand elle fut morte, il se trouva seul tout à coup, et ne voulut plus donner son cœur à personne. Peut-être parce que celui qui lui était le plus proche avec elle n'encourageait pas son enfant aux épanchements du cœur. Oui, évidemment, à cause de cela. Pierre se rappelait très bien que sa mère pleurait, languissait, s'ennuyait pendant que le prince Paul Pétrovitch passait ses journées, ses soirées et ses nuits dans les

maisons de jeux, dans les restaurants ou au club. Le sifflet de la locomotive retentit. Le train s'approchait. Pierre, Pavlovitch refoula ses pensées et regarda avec appréhension les lumières grandissantes de la machine. Le train haletant et craquant entra avec fracas sous les voûtes de la gare. Les voyageurs commencèrent à descendre, appelant ou repoussant les porteurs.

— Ah! tu es venu au devant de moi? fit entendre la voix de Serge; bonjour! — Ils s'embrassèrent. Pierre regardait son frère avec étonnement. Le cadet des Tchavoff, en trois semaines d'absence, avait maigri, beaucoup maigri; ses yeux fixaient avec rudesse, et leur regard était insupportable.

— Attends, dit Serge, je vais donner des ordres pour mes bagages. Il fait diablement froid chez vous, ce n'est pas comme la base. Il appela un porteur et lui donna les instructions nécessaires. — Vois-tu, s'adressa-t-il à son frère, je n'ai pu vivre longtemps à l'étranger, j'ai dû revenir. Ici on est tout de même chez soi. — Oui, acquiesça Pierre, c'est juste. Je ne croyais pas que tu reviendrais si vite. — A ce qu'il parait, tu ne t'ennuyais pas de moi, sourit Serge; et moi je suis devenu triste; je voulais voir un visage connu, c'est pour cela que j'ai télégraphié qu'on vienne à ma rencontre. Aucun autre n'est venu? — Non, personne. — Je me doutais qu'on disposerait de toi. Cependant cela m'est indifférent. Sortons! Ils se dirigèrent vers la sortie. — Je n'irai pas avec toi, dit Pierre Pavlovitch, j'ai besoin d'aller chez moi. — Chez toi? Tant pis... Je voulais le deman-